

17 AOÛT > ROMAN France

Sherlock chez les Barbares

Morgan Sportès

CHRISTINE TMALET/FAVARD



Morgan Sportès signe un grand roman inspiré de l'affaire du « gang des barbares ».

Morgan Sportès est un obsessionnel. Lorsqu'il a une idée, il la pousse jusqu'à l'extrême. Cette fois, avec *Tout, tout de suite*, il a décidé de « romancer » l'af-

faire dite du « gang des barbares », dont on n'a pas oublié la nature particulièrement ignoble. Début 2006, une bande de racailles de banlieue de toutes origines avait décidé de s'en prendre à un jeune Juif, non pas tant à cause de sa confession que de sa supposée richesse ou de celle de sa famille, voire de ses coreligionnaires. Dans toutes les communautés, on est censé se soutenir, n'est-ce pas ? Après plusieurs échecs lamentables, la bande parvient à enlever le jeune homme, que Sportès

a rebaptisé Elie. Sauf que celui-ci, qui bricole dans un magasin de téléphones portables, n'a pas de « thune », et que sa famille, modeste, n'est pas en mesure de réunir la somme faramineuse (300 000 euros) que le Boss, désigné lui sous le nom de Yacef, réclame au début ! De toute façon, d'après Morgan Sportès, la police a interdit à la famille d'Elie tout contact direct avec les ravisseurs, tout versement d'une éventuelle rançon. Stratégie qui, aujourd'hui encore, ne fait pas l'unanimité chez les protagonistes du drame.

18 AOÛT > ROMAN France

En quête de hauteur

Car ce qui n'est à l'origine qu'une combine minable montée par des baltringues, des petits malfrats pathétiques qui ont à peu près le QI d'un falafel et le courage d'une vipère, va virer à l'horreur. Alors que ses complices se dégonflent et se débandent, que les pauvres filles qui ont servi de rabatteuses, d'« *appâts* » pour la « *ci-ble* », jacassent beaucoup trop, Yacef, pressé par ses « associés » – de vrais pros, eux, qui ont réalisé le kidnapping – pète les plombs et ne sait plus quoi faire pour rentrer dans ses frais et régler les parts promises à son petit personnel... Il imagine, selon l'écrivain, un système rocambolesque, la rançon parvenant en Côte d'Ivoire, pays d'origine de Yacef, où il s'enfuit chaque fois que la situation, ici, devient un peu tendue. Pendant ce temps, ses sicaires torturent Elie, afin de lui faire avouer les noms de tous les gens susceptibles de payer pour le revoir vivant. En vain, bien sûr. On le retrouvera, nu et mourant, le 13 février 2006. Il ne survivra pas à ses blessures, infligées par Yacef.

Au terme d'une enquête maniaque et périlleuse, où il a soulevé nombre de questions dérangementes, Morgan Sportès signe un grand roman-vérité (qu'il appelle, lui, « un conte de faits ») d'une sobriété exemplaire.

Au terme d'une enquête maniaque et périlleuse, qui l'a même conduit à entrer en contact avec le Boss, Morgan Sportès signe un grand roman-vérité (qu'il appelle, lui, « un conte de faits ») d'une sobriété exemplaire où il soulève nombre de questions dérangementes. Ici, aucun ego d'écrivain, un style simplifié jusqu'à l'os et une vertigineuse capacité d'incarner tous les rôles à la fois, de reconstituer situations et dialogues en temps réel comme si on y était *pour de vrai*, de se glisser dans toutes les têtes, y compris les perverses : « *Je crois en Dieu, pas en l'Homme : mais je crois en ses intérêts* » m'écrira Yacef, trois ans plus tard, de sa prison. Telle est sa vraie religion », rapporte l'écrivain. Tout, tout de suite est l'un des meilleurs livres de Morgan Sportès. Un réquisitoire accablant contre l'inhumanité croissante de notre société, laquelle rend de tels monstres et de telles abominations possibles, qui devrait provoquer nombre de débats passionnés. A coup sûr, l'un des événements de la rentrée littéraire.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Morgan Sportès
Tout, tout de suite
FAYARD

TIRAGE : 10 000 EX.
PRIX : 29,90 EUROS ; 304 P.
ISBN : 978-2-213-63434-0
SORTIE : 17 AOÛT



9 782213 634340

Deux jeunes amoureux, une femme insatisfaite, un policier lunatique quelque part en Amérique du Sud, quatre personnages secouent leurs chaînes et prennent le risque de leur liberté. C'est le nouveau roman de Véronique Ovaldé.



Etrange histoire. De nos jours sans doute, quelque part en Amérique latine, un couple de jeunes cambrioleurs s'introduit, en leur absence, dans les demeures des riches bourgeois et industriels de la ville tristement balnéaire de Villanueva. Là, sans se rendre coupables d'aucun larcin, d'aucune déprédation, ils se contentent de squatter les lieux et de jouir quelques jours durant de leur confort. L'enquête sur cette curieuse affaire est confiée au lieutenant Taïbo. Très vite, ses soupçons se dirigent vers la fille (et son petit ami) de Gustavo et Vida Izarra, les propriétaires de la première maison visitée. Et dans le même temps, ses pensées se tournent de plus en plus vers cette Vida, une quadra venue d'un milieu modeste et assez « *desperate housewife* ». Bientôt, ses visites au domicile des Izarra ne peuvent toutes être mises sur le compte des nécessités de l'enquête...

Des vies d'oiseaux, le nouveau roman de Véronique Ovaldé, c'est « soap opera » latino où l'étrange côtoie la fantaisie, et le roman noir les privilèges d'un imaginaire débridé. L'auteure s'y montre plus maîtresse que jamais de ses moyens, montreuse d'ombres d'un petit monde mû par la fantasmagorie. Bien entendu, l'argument développé ci-dessus n'en est pas vraiment un, tout juste un miroir aux alouettes masquant comme il peut une ligne de tension narrative extrêmement subtile et forte. C'est d'un retour à soi, à un état premier de nature, dont il est ici finalement question. L'amour, comme une lame de fond, trouve chacun des quatre personnages du livre, Taïbo, Vida, Paloma et Adolfo (la fille et son fiancé), le débuse jusque dans ses plus intimes contradictions et renoncements, et le laisse exsangue et libéré. Comme à l'aube du monde, prêt à vivre la vie sans projet ni horizon d'un oiseau posé sur sa branche... Après quelques fructueuses hésitations (notamment éditoriales), Véronique Ovaldé avait semblé, en posant son barda de romancière à l'enseigne des éditions de l'Olivier, faire la preuve d'une nouvelle maturité artistique. C'était ce qu'indiquait *Et mon cœur transparent*, puis *Ce que je sais de Vera Candida*,

et dont lui donnait acte leur théorie de lecteurs et de prix littéraires (prix France Culture/*Télérama* pour le premier, prix Renaudot des lycéens et grand prix des Lectrices de *Elle* pour le second). Cette fois-ci, elle creuse le même sillon tout en y introduisant des « harmoniques » nouvelles. On retrouve dans ces pages l'onirisme inquiétant qui, depuis *Les hommes en général me plaisent beaucoup* (Actes Sud,



Véronique Ovaldé

BENJAMIN CHELHY/COLVIER

2003), traverse tous ses livres, mais sur un registre plus « frontal », comme si la formidable conteuse qu'est Véronique Ovaldé s'était fait enfin pleine-ment confiance. Il y a là dans ces portraits de femmes et d'hommes perdus, et d'enfance retrouvée, quelque chose du lyrisme implacable de Bolaño ou du Sabato du *Tunnel*. Les amateurs apprécieront.

OLIVIER MONY

Véronique Ovaldé
Des vies d'oiseaux
L'OLIVIER

TIRAGE : 60 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 240 P.
ISBN : 978-2-87929-827-6
SORTIE : 18 AOÛT



9 782879 298276

18 AOÛT > ROMAN France

Voyage en solo mineur

Récit par un solitaire, solidaire d'un voyage ordinaire dans une province pas si tranquille.



L'herbe rare de la solitude est-elle plus verte en province qu'à Paris ? Une question que le quinzième roman de **Christian Oster** laisse en suspens. L'auteur de *Rouler* en a du moins tranché une autre : il a publié son roman à L'Olivier, après quatorze romans tous édi-

tés chez Minuit, dont l'un, *Le grand appartement*, a raflé le prix Médicis en 1999. Revenons à nos moutons. Ceux que Jean, le narrateur de *Rouler*, ne doit pas manquer de voir à travers le pare-brise de sa voiture, peu avant Riom, dans le Massif central où le hasard de la conduite automobile le mène un soir. « J'ai pris le volant un jour d'été à treize heures trente. J'avais une bonne voiture et assez d'essence pour atteindre la rase campagne. C'est après que les questions se sont posées. » Cet incipit illustre la singularité de ce narrateur qui s'en remet à son seul réservoir d'essence pour déterminer sa destination. Seul indice que Jean donne en pâture au lecteur qui souhaite tailler sa route dans ce roman aussi sûrement que sur une carte Michelin : il entend vaguement finir son périple à Marseille. Une ville qui s'est imposée à lui pour ses « sonorités » et son « orthographe sans piège », et aussi pour sa limite – « une ville avec la mer comme limite, parce qu'en même temps je pensais à une limite ». Au gré des départementales, de Riom à Mende, le dieu du ha-

sard le comble ou plutôt le harcèle. C'est fou comme les bords de route et les hôtels de province recèlent d'êtres singuliers ! Jugez plutôt : un homme de cinquante ans qui vient une fois de plus de rater son bac, un couple d'entrepreneurs qui travaillaient dans le plomb, secteur qui n'a pas l'air en forme... Et, bouquet champêtre, une femme qui accompagne Jean à sa voiture et qui profite de ce sauveur inespéré pour abandonner mari et foyer ! Sans contester le point d'orgue du roman pour l'effet combiné de drôlerie et de surprise. Bien entendu, cette passagère « clandestine » n'est pas la bienvenue sur la banquette avant. « On ne va pas pouvoir continuer longtemps comme ça », lui lance Jean, frôlant la muflierie. Méfions-nous du besoin de voyager en solo de cet ambivalent devant l'Eternel. Le « road-novel » échoue dans une chambre d'hôtes aux alentours d'Arles où d'autres aventures, déjà préfigurées par des mises en abyme, assaillent le narrateur soi-disant solitaire. Alors, roman sur la géographie, la résistance aux autres ou l'ambivalence humaine ? La combinaison des trois en fait un livre dépayçant et drôlatique, centré sur un narrateur détaché qui ne cesse de décliner les offres de sociabilité... Une dérobade qui induit des introspections cocasses, où il avoue chercher à « tester sa capacité de résister aux autres, à leur façon d'être là ».

FABIENNE JACOB

Christian Oster

Rouler

L'OLIVIER

TIRAGE : 14 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 180 P.

ISBN : 978-2-87929-777-4

SORTIE : 18 AOÛT



25 AOÛT > ROMAN France

L. A. Confidentiel



Le narrateur du nouveau roman de **Jean Rolin** est un drôle de zèbre. De lui, on sait qu'il est désormais caractérisé par une tendance à l'exagération. Qu'il a progressé très lentement « dans la hiérarchie des

services ». Qu'il a essayé, en vain, de ressembler « au flic brutal et corrompu que dans La soif du mal, incarne magistralement Orson Welles ». Notre homme a été exilé à Murghab, au Tadjikistan, « sous le futile prétexte, peu susceptible de dissimuler le caractère punitif de cette affectation, d'y relever les numéros d'immatriculation de tous les véhicules franchissant dans un sens ou dans l'autre la frontière chinoise ». Avant cela, le bougre a eu la chance d'approcher la grande Britney Spears à Los Angeles en mai 2010. Lorsqu'il se trouvait en mission dans la Cité des Anges pour le compte



HELENE BOMBERGE/P.O.L.

du colonel Otchakov, chargé d'y empêcher un odieux projet criminel fomenté par quelques intégristes. Il s'était alors mêlé aux paparazzis qui attendaient la star à la sortie d'un restaurant gay, à l'angle de Robertson et de Santa Monica, où elle déjeunait avec son garde du corps. Le héros de Rolin avait aussi eu la chance de croiser une autre icône des temps modernes, Katy Perry, dont « l'ampleur merveilleuse » des « nichons » ne lui avait pas échappé. Et aussi Lindsay Lohan, reine de l'esclandre, qui l'avait frappé par son sex-appeal et sa beauté...

Jean Rolin, dont *Traverses* (NiL, 1999) ressort dans la collection « Points » en septembre prochain, semble ici à l'aise sur tous les terrains. Avec une même virtuosité, il glisse de la chronique people à la promenade à pied et en bus dans les arcanes de L. A., sans oublier d'évoquer les oiseaux ou de faire escale au château Marmont, où le verre de sancerre est à 21 dollars et 46 cents, « dont 1 dollar 91 cents de taxe et 2 dollars 55 cents de service ». Que demander de plus ? AL. F.

Jean Rolin

Le ravisement de Britney Spears

P.O.L.

TIRAGE : NC

PRIX : 17 EUROS ; 288 P.

ISBN : 978-2-8180-0600-9

SORTIE : 25 AOÛT



25 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Jours effarés

Lise Beninca explore la disparition brutale et l'après de ceux qui restent.



Sans doute la narratrice endeuillée de cette histoire classerait-elle cette mort-là dans la catégorie des « morts absurdes », celle de son compagnon trentenaire, dans un accident de la circulation au Brésil, dans le taxi qui le conduisait à l'aéroport à la fin d'un voyage d'affaires.

Samuel ne rentrera plus jamais chez lui. A Paris, la nouvelle de cette disparition fait l'effet d'une déflagration sourde qui ralentit les gestes et les pensées, qui fait que l'on s'absente de son corps, de sa vie. Peu de complaisance avec ce chagrin : la jeune femme, traductrice scientifique, ne se maltraite pas le cœur en plongeant dans les souvenirs. Passant par toutes les étapes de l'après, comme dans *Aprésent*, le terrible récit de Brigitte Giraud, ce roman évoque aussi une autre dimension du deuil : le partage du mort. Avec sa mère anéantie, qui parle

insupportablement de son fils à l'imparfait ; avec sa sœur Flavie, joli personnage de voyageuse, qui note des phrases dans un carnet bleu et envoie des lettres écrites aux stylos de couleur, accompagnées de pétales de fleurs et d'ailes de papillons. Outre sa grande sobriété, ce premier roman de Lise Beninca, auteure de *Balayer fermer partir*, un récit paru en 2008 au Seuil, tempère le pathos en intercalant entre les états d'âme des notes de physiologie – descriptions de la composition des larmes, du muscle cardiaque, de la moelle épinière, de la peau... –, « emprunts et détournements », est-il précisé à la fin du livre, à des manuels d'anatomie humaine. Une trouvaille d'écriture et de construction qui apporte une singulière émotion.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Lise Beninca

Les oiseaux de paradis

ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 130 P.

ISBN : 978-2-07-078792-0

SORTIE : 25 AOÛT



17 AOÛT > ROMAN France

Les amants terribles

Stéphane Guibourgé rejoint Stock avec son roman le plus fiévreux et le plus intense, *Le nom de son père*.



Ils ont vingt ans, « ils s'aiment pour le moment ». Ils, c'est Anna Laurens et Vincent Hecquet, que nous découvrons en 1986. A Paris, où les étudiants grondent dans la rue et où les voltigeurs cognent mortellement. Anna étudie aux Beaux-Arts le jour et danse la nuit. Un matin, elle a croisé la route de Vincent. Un jeune fauve, un solitaire qui grimpe en haut des montagnes. Tous deux appartiennent à la génération « des refuges », une génération « de fêtes et de soirées, de Palace de Bains, dents de lait, râteliers ».

Stéphane Guibourgé les suit au fil des années, jusqu'en 2010. Le lecteur les accompagne dans le Morvan, sur l'Altiplano bolivien ou à Tanger. Anna et Vincent vont souvent se séparer, mais jamais se quitter vraiment. Ils sont trop épris de liberté, rêvent d'ascèse chacun à leur manière. Anna

se mettra à restaurer des fresques et des icônes, se donnera à d'autres hommes. Vincent, lui, se débarrassera de son ancienne identité en altitude avant de filer en Italie, de se faire appeler Andrea. Sans jamais pouvoir se fixer, faire la paix...

Depuis maintenant déjà deux décennies, depuis la parution de *Sauvade* (La Table ronde, 1991) et de *Citronnade* (Le Dilettante, 1991), Stéphane Guibourgé écrit des romans lyriques et intenses. Des textes tendus et nerveux qui frappent à chaque fois



Stéphane Guibourgé

par leur rare tenue stylistique. Pour son arrivée dans la collection « bleue » de Stock avec *Le nom de son père*, il se montre plus cru et poétique que jamais. Arrive sans cesse à faire cohabiter dans ses pages la violence et la beauté.

Difficile de ne pas être secoué par la trajectoire d'Anna qui, adolescente, voulait mettre « de l'irréparable dans sa vie ». Par la folie et l'errance de Vincent, marqué à jamais par son père Mohktar. Un marocain arrivé en France en 1958 et devenu OS dans le Forez où il boxait afin d'arrondir ses fins de mois.

L'auteur du *Train fantôme* (Flammarion 2001, repris en Pocket) est un photographe et un voyageur. Un explorateur inlassable des fêlures. Ses amants terribles nous touchent droit au cœur avec leur incapacité à surmonter leur mélancolie, à échapper à leurs fantômes. AL. F.

Stéphane Guibourgé

Le nom de son père

STOCK

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 19,50 EUROS ; 288 P.

ISBN : 978-234-06378-5

SORTIE : 17 AOÛT



9 782340 637856

18 AOÛT > ROMAN France

Ghost generation

Une comédie sociale aussi drôle que, quelque part, inquiétante.



Les personnages ici croqués par **Frédéric Chouraki** font tous vaguement quelque chose : souvent diplômés, comme Samuel Eisenberg, à qui son bac + 6 permet tout juste de trouver un job minable de commercial chez Guru Times, une agence de communication française prétendument tournée vers le marché indien émergent. Ce qui est en soi une bonne idée. Mais la boîte est dirigée par Jonas Wolf, un fils à papa suédois aussi incapable que mégalo, malhonnête et de plus obsédé sexuel. A la fin de son premier mois d'escavage, face à son chèque de 370 euros, que croit-on que fait Samuel : qu'il casse la gueule de son patron, qu'il démissionne, qu'il s'inscrit au NPA ? Que nenni. Il pleurniche dans le giron de sa meilleure amie Ester – la madone des homos, qui a elle-même des problèmes avec son mari danois, le gros Jarl –, afin qu'elle use de ses relations scandinaves (elle est très copine avec la sœur de Jonas) pour mijoter une vengeance infantile. Infantile, le mot est lâché. C'est l'un des traits majeurs de caractère, toujours selon Chouraki, de ces trentenaires qu'il dépeint, et qu'il appelle la « ghost generation ». Un peu bobos mais pas friqués, mécontents de l'état du monde et en particulier du néo-capitalisme ultralibéral en vigueur

Frédéric Chouraki



FRANCK FÉVILLÉ/DENOËL

un peu partout, mais incapables de se révolter ou de vivre autrement, et toujours plus ou moins assistés : par leurs proches, et bien sûr par leurs parents même s'ils ne le peuvent guère. Ainsi Arsène, le petit ami de Samuel, qui a raté sa carrière dans les médias, passe son temps à geindre et à traîner dans les bistros du Marais. Lorsqu'il subit un contrôle fiscal, particulièrement musclé il faut le dire, et totalement injustifié, il retourne chez

sa mère, au fin fond de sa Creuse natale ! Lorsqu'ils ont un peu plus de personnalité, ces gens sont cinglés, comme le Canadien Freddy Costume, plus ou moins amoureux de Samuel, un allumé mystique qui le supplie de lui faire découvrir le judaïsme et devient, à partir de là, plus « feuj que feuj » ! Même Samuel, pourtant croyant et issu d'une pieuse famille ashkénaze, craque.

Tout cela est drôle, raconté avec une verve féroce, et fort bien écrit. Le manège des personnages et des coïncidences est subtilement construit. Mais, une fois lu, le roman nous laisse un goût amer, une impression de malaise. Peut-être, déjà, parce que chaque chapitre porte le titre d'un film d'Ingmar Bergman, lequel n'est pas le cinéaste le plus drôle du septième art. Mais surtout parce que cette « génération fantôme » est censée bientôt succéder aux sexa- et quinquagénaires actuellement aux manettes, anciens soixante-huitards recyclés dans le business ou managers de la droite dure pour qui la conscience de classe signifie toujours pouvoir, argent, privilèges, etc. Que seront, dans dix ans, nos mollards devenus ? On doute fort, en tout cas, que ce soient ceux-là, les désabusés de Chouraki, qui puissent un jour « changer la vie ».

J.-C. P.

Frédéric Chouraki

La loi du plus fort

DENOËL

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 16,50 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-207-11175-8

SORTIE : 18 AOÛT



9 782207 111758

1^{ER} SEPTEMBRE > ROMAN France

Crash

Simon Liberati contribue à la collection « Ceci n'est pas un fait divers » de Grasset avec un livre sur l'actrice Jane Mansfield disparue en 1967.



Fin juin 1967, « aux heures basses de la nuit », une « Buick Electra 225 bleu métallisé, modèle 66 », s'enregistre sous un semi-remorque sur la route US 90 qui relie la ville de Biloxi à La Nouvelle-Orléans. A l'intérieur de l'épave, les secours découvrent trois adultes décédés et trois enfants survivants. Vera Jane Ottaviano ou Vera Jane Hargitay, plus connue sous le nom de Jane Mansfield, voyageait ce jour-là avec son amant Samuel Brody, avocat qui avait défendu Jack Ruby et quitté pour elle son épouse atteinte de sclérose en plaques ; ses enfants ; quatre chihuahuas et sept perruques de femmes.

L'ex-Miss Freeway née sous le signe du Bélier et élève sévèrement par une mère institutrice presbytérienne avait perdu le statut de vedette qu'elle avait à ses débuts. Un peu has been, elle se négligeait, forçait sur l'alcool et les médicaments, enchaînait les galas et les esclandres, les parades et

les strip-teases, mais gagnait encore très correctement sa vie... Parfaitement documenté sur un sujet qui lui va comme un gant, Simon Liberati dissèque le crash et la carrière de l'actrice et vamp blonde avec une minutie chirurgicale.

L'auteur de *Nada Exist* (Flammarion 2007, repris en J'ai lu) nous la montre sur le point d'être exclue du neuvième San Francisco Film Festival ou bien rendant visite à un gourou sataniste, Anton LaVey, dans sa Black House. Liberati dose ici habilement le glamour, le kitsch et le trash. Il est d'évidence à son meilleur face à un sujet comme la rusée et dure en affaire Jane Mansfield. Pour lui, celle-ci était tout à la fois « symbole de l'ancien Hollywood, créature de Frankenstein lancée par la régie publicitaire de la Fox contre Marilyn Monroe, un simple buste, une paire de seins qui poussait l'arrogance jusqu'à n'avoir jamais tourné de film correct, un monstre engendré par la presse poubelle et le néant des vieux studios poussiéreux ».

ALEXANDRE FILLON

Simon Liberati

Jane Mansfield 1967

GRASSET

TIRAGE : NC

PRIX : NC ; 208 P.

ISBN : 978-2-246-77181-4

SORTIE : 1^{ER} SEPTEMBRE



25 AOÛT > ROMAN France

Objets inanimés...

Camille Bordas signe un second roman, qui ne déçoit pas.



Partie commune fait irrésistiblement penser à la chanson de Bénabar où l'artiste retrace le destin d'un pavillon de banlieue. Dans le roman de Camille Bordas, à la fois singulier et délicat, tout en demi-teinte et plein de non-dits comme cachés dans des

greniers poussiéreux, c'est une maison, également, qui joue le rôle principal. Parce que sur trois siècles, elle en a vu passer, des humains, dont les Monin. Les parents d'abord, disparus. Puis Paul, le patriarche, un gentil prof à la retraite, veuf et remarié, qui a délaissé la maison familiale pour s'installer chez sa nouvelle femme. Joseph et Max, ses fils, qui ne s'entendent à peu près sur rien. Et même la belle et inquiétante Isis, la petite amie de Max, qui n'a pas eu que du bonheur et tente de se sevrer enfin de la drogue qui a détruit sa vie. A la campagne, les tentations sont moins nombreuses.

Aussi, lorsque la maison sera rachetée par Hector, un dramaturge bizarre qui décide de la transformer en théâtre permanent pour sa petite troupe jusque-là errante, Isis choisit de rester et de tenter l'aventure. Elle n'est pas comédienne ? Les autres pas vraiment non plus. De toute façon, Hector ne leur demande pas grand-chose, si ce n'est

d'interpréter, sur scène, leurs rêves ! Au début, c'est Joseph le narrateur de sa saga familiale, puis Isis prend le relais, comme plus tard Hector livrera sa conception du théâtre. Mais la narratrice principale, c'est la maison elle-même, et c'est elle qui aura le dernier mot. Au début, elle veut se laver de l'accusation, colportée par les autochtones, d'être « maudite », hantée par le fantôme de la grand-mère Monin, morte dans le grenier dont elle n'était pas parvenue à ouvrir la porte. Pour un peu, on se croirait dans *Poltergeist*.

Il faut dire que la maison en question est un tantinet spéciale : outre qu'elle écrit, elle communique avec les pensées de ceux de ses habitants qu'elle aime bien (comme Paul ou Isis). Et plusieurs des objets qu'elle renferme, comme une tasse, une porte ou un miroir, interviennent aussi, brièvement, dans le fil tissé du récit. On sait, depuis Lamartine, que les « objets inanimés » peuvent avoir une âme, surtout les maisons.

Cette ambiance et cette variété polyphonique font l'originalité, le charme de ce deuxième roman de Camille Bordas, peut-être plus « sage » que le précédent, mais qui ne déçoit pas.

J.-C. P.

Camille Bordas

Partie commune

JOËLLE LOSFELD

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 220 P.

ISBN : 978-2-07-244930-7

SORTIE : 25 AOÛT



8 SEPTEMBRE > ROMAN France

Tombés du ciel



« L'écrivain sans visage », quatrième. Depuis la publication en 2008, chez Gallimard, du très beau *Théorème d'Almodóvar*, les traits, voire l'identité réelle d'Antoni Casas Ros font l'objet de toutes les

supputations. Largement entretenues, lors de ses rares interviews, par le goût revendiqué de l'auteur pour l'ombre propice des hétéronymes. *Chroniques de la dernière révolution*, son nouveau livre (le quatrième donc, mais le troisième roman) ne devrait pas contribuer à dissiper le mystère. Casas Ros y dévoile de nouveaux pans de son talent où la « poétique du désastre » qui singularise son univers cohabiterait cette fois-ci avec une fiction spéculative, politique, volontiers nihiliste. Soit donc, de nos jours, ou au moins dans un futur proche, une organisation secrète de jeunes gens, les « flying freedom », essayant ses membres dans tout le monde occidental, cultivant pour communiquer entre eux le secret qu'autorisent paradoxalement les réseaux sociaux et notre « village global », se donnant le chaos comme méthode et horizon, et comme mode opératoire le suicide collectif en se jetant dans le vide du haut des buildings des mégapoles... Seuls réchappent au carnage les « chroniqueurs », tout aussi jeunes et chargés non seulement de chanter la geste de leurs congénères, mais aussi d'écrire le monde tel qu'il ne va pas, tel qu'il n'ira plus jamais.

Chroniques de la dernière révolution, c'est un peu comme si les obsessions de James Graham Ballard avaient fait leur nid dans un roman de la défunte collection « Signes de piste » ! Le tout, sous le regard complice de Rodrigo Fresán... Flamboyant, lyrique, fiévreux, parcouru à chaque page d'une tension érotique et édénique, cet opus magnum de Casas Ros revendique

d'abord, en fait de révolution, un état d'insurrection poétique. Quels que soient son âge ou son visage, une chose demeure certaine : cet élan-là est celui de la jeunesse.

O. M.

Antoni Casas Ros

Chroniques de la dernière révolution

GALLIMARD

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 17,90 EUROS ; 304 P.

ISBN : 978-2-07-013474-8

SORTIE : 8 SEPTEMBRE



17 AOÛT > ROMAN France

Frédéric, Theodor, Benjamin et les autres

Une parabole autour de la langue, de l'identité et de la folie.



Ce texte ne pouvait avoir été écrit que par un homme de théâtre, metteur en scène et acteur. Et il appelle de toute sa force une adaptation à la scène, un monologue. Car tout y est centré sur un seul personnage, le jeune Frédéric Queloz, dix-sept ans au début de cette histoire, dont il est aussi le narrateur et la victime.

Frédéric n'est pourtant pas orphelin. Il a une famille « normale », et même envahissante. Paul, le père, un banquier qui, pour sa carrière, doit régulièrement déménager : Paris, Oslo, Berlin, et maintenant Tel-Aviv.

Son fils aîné, au plus fort de sa crise, ne l'appellera que « la Suisse », pays d'où il est originaire. Sa mère, Mathilde, est, elle, française (d'où « la France ») et s'inquiète : Frédéric, s'il aime plutôt bien sa petite sœur, fait une fixation haineuse et paranoïaque sur leur dernier frère, César, qu'il accuse de l'espionner, de le faire passer pour fou parce qu'il parle tout seul dans la rue ou sur la plage.

En fait, Frédéric a un gros problème de communication : il ne comprend un texte que quand il est écrit, ou quand c'est lui qui l'énonce. « *Je suis malade de l'écoute* », reconnaît-il. Pour le reste, il fait semblant. Il répond à côté, enregistre tout sur son dictaphone, réécoute et analyse ce qu'on a voulu lui dire. Il s'invente des interlocuteurs imaginaires, comme Simon, son copain berlinois, ou encore Theodor Herzl, l'écrivain juif fondateur du sionisme, mort en 1904 ! Il le surnomme Benjamin et l'emmène avec lui dans les rues de Tel-Aviv, capitale de cet Etat d'Israël qu'il adopte bientôt et s'approprie au moyen de sa langue, l'hébreu, qu'il apprend avec ravissement. D'abord parce que l'hébreu s'écrit dans un autre alphabet, et puis de droite à gauche. Manière radicale de rompre avec son passé, avec ces autres pays où on l'a fait vivre, et qu'il n'a pas choisis. Frédéric, désormais, lorsqu'il consent à parler à ses parents, ne le fait qu'en hébreu. La seule autre personne vivante avec qui il communique, c'est madame Lev, une veuve rescapée des camps d'extermination nazis, matricule 34827. C'est une femme pleine de sagesse, juste un peu taquine, en bonne ashkénaze, envers

les Masri, leurs voisins séfarades ! De toute façon, tout cela n'a plus guère d'importance, car Frédéric, qui a eu 18 ans depuis, a décidé de quitter sa famille, de partir seul découvrir sa patrie, surtout Jérusalem. Mais il va se rendre compte qu'être majeur ne signifie pas être libre, surtout lorsqu'on souffre de pathologies aussi lourdes.

Denis Lachaud a construit un récit dense et grave, où l'on se perd parfois dans les méandres du cerveau perturbé de son personnage. Mais le sens de la parabole reste clair, qui tourne autour du déracinement, de l'identité, le tout passant par la langue : avec l'apparition de Theodor Herzl, le Juif hongrois né à Vienne et d'expression allemande qui rêva Israël, le peuple du Livre. A la fin, Frédéric se prend pour Herzl, dont le héros de l'un des romans, *Altneuland* – une utopie sur la Palestine « hébraïque » –, se prénomme justement Frédéric. On deviendrait fou pour moins que ça. J.-C. P.

Denis Lachaud

J'apprends l'hébreu

ACTES SUD

TIRAGE : 12 000 EX.

PRIX : 18,50 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-7427-9943-5

SORTIE : 17 AOÛT



9 782742 799435

18 ET 31 AOÛT > ROMAN ET ROMAN ILLUSTRÉ France

Testament d'amour

Le dernier roman de Céline Minard raconte, sous forme d'adresse à l'être aimé, la vie d'une auteure et de sa compagne. Un tour de force féérique.



Dans son premier livre, *R.* (Comp'act, 2004, épuisé), une fiction autour de Rousseau et d'une correspondance du célèbre Helvétie léguée à l'un de ses descendants, Céline Minard jouait déjà sur les mots. « R. » comme Rousseau et aussi comme « erre », l'allure, la manière de marcher. Le narrateur était un promeneur. Car quoi qu'ils racontent, les livres de Céline Minard traduisent du mouvement. Voyage à travers l'espace et le temps comme dans

Le dernier monde (Denoël, 2007), sa magistrale odyssée SF, carnets du cosmonaute Jaume Roig Stevens ; belliqueuse chorégraphie dans *Bastard Battle* (Léo Scheer, 2009), exploits d'une Jeanne d'Arc rompue au kung-fu relatés par un copiste du Moyen Âge... Dans *So long, Luise*, il s'agit encore de mouvement, et plus précisément de translation puisqu'il y est ques-

tion de legs : le dernier roman de Céline Minard est un testament. Mais un testament qui ne lègue rien si ce n'est lui-même, qui ne serait autre que son propre objet : cette vie racontée par la testatrice et offerte comme hommage d'amour à sa légataire. Autoportrait de la narratrice-romancière et portrait en creux de son amante artiste. Ces quelque 200 pages tressent une couronne non tant mortuaire qu'érotique, célébration de leur couple bohème faisant fi des conventions comme des contingences, vivant de création, d'amour et de féerie. A Céline Minard, peu lui chaut le réel. Se glissent sans vergogne dans le livre une kyrielle d'elfes et autres êtres merveilleux : pixies, lutins du folklore anglo-saxon ; erdmenmedle, gnomes de la Forêt Noire ; le peuple unijambiste des Himantopodes, qu'on trouve chez Plinie l'Ancien, qui ont « une bouche et un œil sur une tête chauve à un cheveu ».

Ces allers-retours entre des épisodes plus ou moins réalistes (rapports d'argent triviaux entre auteur et éditeur) et des scènes fantastiques (un périple sous terre grâce à une malle magique) sont eux-mêmes servis par une écriture labile, qui passe sans cesse d'une langue ultra-contemporaine mâtinée d'anglais à un registre très littéraire voire archaïque (ainsi lit-on *cueur* à la place de *cœur* comme au

temps de Villon et l'on a affaire à un *truchement* plutôt qu'à un *porte-parole*). Minard aime l'hybridation, à tel point qu'elle sort également en septembre, avec la plasticienne scomparo (sans majuscule), un roman à quatre mains où s'entremêlent texte et dessins : *Les ailes* (Cambourakis).

Si le style de *So long, Luise* est inventif, ses situations ne le sont pas moins.

L'héroïne acquiert en sous-main la propriété de Mondeult avec la complicité de nains parasites qui n'ont cessé que de pourrir la vie des habitants du lieu ; c'est une terroriste verbale qui, par la seule force des poèmes qu'elle récite, désarme les gens qu'elle désire braquer – des hold-up qu'elle appelle des « AJ » ou « actions jactées ». *So long, Luise* est une longue lettre d'amour aux mots, à la littérature, à son pouvoir formidable de maintenir vive la flamme. SEAN J. ROSE

Céline Minard

So long, Luise

DENOËL

TIRAGE : NC

PRIX : 18 EUROS ; 250 P.

ISBN : 978-2-207-11136-9

SORTIE : 18 AOÛT



9 782207 111369

Cécile Minard et scomparo

Les ailes

CAMBOURAKIS

TIRAGE : 1 500 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 96 P.

ISBN : 978-2-916589-74-9

SORTIE : 31 AOÛT



9 782916 589749

25 AOÛT > ROMAN Etats-Unis

Mi Aura

La vie prématurément écourtée d'Aura, célébrée par son mari, l'écrivain américain Francisco Goldman.



Aider à surplomber le vide, donner un sens à l'absurdité, voilà à quoi servent les mots quand on a perdu ce que l'on avait de plus cher. En juillet 2007, Aura Estrada, la jeune épouse de l'écrivain Francisco Goldman, est morte acciden-

tellement à 30 ans. Pour se souvenir et honorer sa mémoire, pour *Dire son nom*, son mari a écrit ce livre vital plein d'amour et de douleur. Quand la vive Mexicaine et le quadragénaire célibataire, grandi à Boston, écrivain-journaliste connu notamment pour ses reportages en Amérique centrale dans les années 1980, se rencontrent, la jeune femme prépare un doctorat de littérature espagnole à New York. Elle a obtenu plusieurs bourses pour pouvoir venir étudier à Columbia, fille unique élevée par une mère dévouée, avec laquelle elle entretient une relation fusionnelle.

Rentré seul dans l'appartement de Brooklyn où le couple a vécu pendant un peu plus de quatre ans, le veuf s'accroche aux reliques. Adorateur fétichiste, entre idolâtrie et pensée magique, il dresse un autel pour se recueillir devant la robe de mariée de la défunte suspendue dans



DR CHRISTIAN BOURGOIS

le salon, respire l'odeur de son shampoing, laisse intacte l'empreinte des doigts d'Aura dans le pot d'exfoliant pour le visage... Au club de gym où il tente de fatiguer son chagrin, il sent « *logé entre la colonne vertébrale et le sternum, [...] un rectangle dur et creux rempli d'un air tiède* ».

Ce livre raconte bien sûr le deuil, le pénible chemin de croix du survivant – « *je suis terrifié à l'idée de te perdre en moi* » –, le désespoir d'arpenner seul le théâtre de la vie d'avant, les stratégies de survie mais il y a surtout la présence irradiante, impulsive et joyeuse d'Aura, sa vitalité, son rire, ses larmes, son enfance et son adolescence, ses ambitions. Et, précieuse, sa voix d'écrivaine en devenir, que l'on entend à travers des fragments de nouvelles, des textes retrouvés dans son ordinateur que Francisco Goldman, son premier admirateur, donne à lire. La chronologie de l'accident – le décès d'Aura,

quelques heures après avoir eu la nuque brisée par les vagues en faisant du bodysurf sur la plage mexicaine de Mazunte, sur la côte Pacifique – arrive pratiquement à la fin du récit, comme si l'écrivain avait reculé devant les mots. Accablé par cette double peine, celle d'avoir perdu la femme qu'il aimait, alourdie par l'horrible accablant de se tenir lui-même auteur de cette disparition et d'en être effectivement tenu responsable par la mère et l'oncle de la jeune femme, qui lui ont intenté un procès. Pourtant ce livre, lesté du manque et de la culpabilité autant qu'animé par moments d'une profonde et paradoxale joie, ne cherche pas à disculper : « *Je ne suis pas au tribunal, je dois me tenir sans artifice devant les faits.* »

Souffler sur la flamme de leur amour pour trouver Aura. La faire accéder à l'éternité via la littérature : un projet qui aurait sans doute touché la jeune femme. Elle qui, un jour, au Jardin des plantes à Paris, raconte son inconsolable mari, s'est désespérée de ne pas trouver les axolotls ces drôles d'amphibiens dont le nom est le titre d'une nouvelle de Cortazar. V. R.

Francisco Goldman

Dire son nom

CHRISTIAN BOURGOIS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR GUILLEMETTE DE SAINT-AUBIN
TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 440 P.
ISBN : 978-2-267-02206-3
SORTIE : 25 AOÛT



22 SEPTEMBRE > HISTOIRE Suède

Une histoire intime de 14-18

Peter Englund s'engouffre dans les petites histoires de la Grande Guerre.



L'histoire est fragile, c'est ce qui en fait son prix. Elle est à manipuler avec précaution pour éviter de casser ce qu'elle pourrait nous dire. En s'appuyant sur divers témoignages, Peter Englund a voulu en retenir l'atmosphère. Et cette atmosphère

prend ici le nom de boue, de larmes et de peur, autrement dit la Première Guerre mondiale peinte par ceux qui l'ont vécue.

Tout y est vrai ! Les vingt personnages inconnus ou oubliés, pourvu qu'ils aient laissé une trace écrite de leur existence dans la guerre, les multiples lieux qui s'étendent jusqu'à l'Afrique orientale et la Mésopotamie. Rien n'est laissé au hasard, tout est savamment orchestré. Peter Englund est un historien réputé dans son pays, notamment pour ses travaux sur les guerres anciennes et contemporaines. A 54 ans, il est aussi secrétaire perpétuel de l'Académie suédoise dont les dix-huit membres décernent chaque année

le prix Nobel de littérature, ce qui en fait un notable des lettres.

Son livre ressemble à un puzzle. Chacune des 212 pièces, comme autant de chapitres de quelques pages, constitue une micro-histoire. Les vingt individus de toutes nationalités s'y montrent valeureux, fous, inconscients, effrayés, perdus ou même absents. A la fin, l'image de la guerre apparaît dans son ensemble, vaste et dévastatrice. Dans ce paysage du passé, on découvre ainsi Michel Corday, 45 ans, socialiste, pacifiste, littéraire et fonctionnaire au ministère du Commerce et des Postes. « *Cet homme réservé et moustachu est d'une certaine façon un intellectuel typique de ce début de siècle, à la double existence : ne pouvant vivre de sa plume, il doit gagner sa croûte dans un bureau.* »

D'août 1914 à novembre 1918, ces scènes d'une guerre pas ordinaire se succèdent chronologiquement et dessinent peu à peu ces vingt destins traversés par ce choc. Peter Englund ne revient pas sur les causes ou les conséquences de la Grande Guerre. « *J'ai moins cherché à reconstruire un enchaînement d'événements qu'un monde*

sensible. » En revanche, il multiplie les notes pour préciser un terme, une date, un fait, sans que le dispositif ne gêne la lecture.

Cette manière de traiter d'un événement majeur par sa plus petite composante rappelle son précédent livre traduit en français, *Poltava : chronique d'un désastre* (Esprit ouvert, 1999). Peter Englund y racontait heure par heure la bataille fatidique dans cette petite ville d'Ukraine qui allait en 1709 précipiter le déclin de la Suède de Charles XII et l'avènement de l'Empire russe de Pierre le Grand. Dans l'immense historiographie de la Première Guerre mondiale, *La boue, les larmes et la peur* apparaît comme un objet historique non identifié, une construction inédite où l'individu révèle un peu de l'universel.

LAURENT LEMIRE

Peter Englund

La Boue, les larmes et la peur. Une nouvelle histoire de la Première Guerre mondiale

DENOËL

TRADUIT DU SUÉDOIS PAR RÉMI CASSAGNE
TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 27 EUROS ; 580 P.
ISBN : 978-2-35122-069-6
SORTIE : 22 SEPTEMBRE



18 AOÛT > ÉCONOMIE Angleterre

La valeur du travail

Un inédit de l'économiste britannique
David Ricardo.



La question est importante : « Pourquoi ne pas prendre le travail humain pour unité de mesure ou étalon de la valeur ? » Elle est posée par David Ricardo (1772-1823) au début du XIX^e siècle, au moment où s'élabore l'économie politique. Ce Britannique qui fit

fortune grâce à la Bourse – preuve qu'il en connaissait bien les mécanismes ! – est devenu l'un des grands économistes classiques, continuateur d'Adam Smith – l'auteur de *La richesse des nations* – et pionnier de la macroéconomie. Il est surtout connu pour *Des principes de l'économie politique et de l'impôt* (1817) où il envisage la notion de salaire de subsistance des travailleurs et souligne les limites de l'accumulation du capital. On comprend pourquoi Marx s'en inspira.

David Zaperio Maier nous propose le dernier texte, inachevé, de David Ricardo. Il concerne ce phénomène de valeur qui a occupé les dernières années de sa vie. Bref, dense, assez conceptuel dans sa forme mais précis dans ses illustrations, l'auteur explique que la valeur absolue d'une marchandise – qu'il distingue du prix – peut varier. Pour lui, cette valeur économique est déterminée par le temps de travail et seul ce travail rend possible la valeur d'échange. « Il se peut qu'il soit vrai de dire que la valeur relative des marchandises les unes par rapport aux autres correspond à leur coût de production, ou à la quantité de capital qu'on y investit pour des durées identiques, mais il ne paraît pas correct de dire que leur valeur relative dépend de la quantité de travail incorporée en elles. »

Bien sûr, Ricardo nous parle du XIX^e siècle, des transformations sociales et économiques apportées par la révolution industrielle, mais son analyse garde son intérêt aujourd'hui lorsqu'il explique

le rapport entre le prix d'une marchandise et la quantité de travail nécessaire à sa production ou bien lorsqu'il souligne l'importance du travail dans la valeur d'échange.

Cette théorie de la valeur, où il est beaucoup question de crevettes et de tissu dans les exemples donnés, trouve son unité de mesure dans l'échange et le temps de travail. Notre époque de spéculation et de dérégulation avec une économie virtuelle qui ne communique plus avec l'économie réelle tirerait profit de la lecture de Ricardo, qui insiste sur la valeur du travail et rappelle que la richesse provient d'abord de ce travail ; donc de l'homme, sans lequel il n'y a pas d'économie.

L. L.

David Ricardo

**Valeur absolue
et valeur d'échange**

ALLIA

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR DAVID ZAPERO MAIER

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 6,10 EUROS ; 96 P.

ISBN : 978-2-84485-411-7

SORTIE : 18 AOÛT



9 782844 854117

19 AOÛT > BD France

Film et destin

Franck Bourgeron et Sylvain Ricard
accompagnent une équipe de tournage
hétéroclite missionnée par Staline dans
le Stalingrad ravagé de la fin 1942.



S'il y avait du son, ce serait un vacarme assourdissant d'explosions, de tirs, de rafales, de bâtiments qui s'effondrent, de cris aussi. Fin 1942 à Stalingrad, point paroxystique et bientôt

tourneant de la Seconde Guerre mondiale, les offensives et contre-offensives allemandes et soviétiques se succèdent pour le moindre pouce de terrain. Et c'est dans cet enfer où tous les sentiments sont exacerbés, rendus à l'état brut, que Sylvain Ricard (scénario) et Franck Bourgeron (dessin) plongent un groupe hétéroclite chargé par Staline de tourner au cœur des combats un film de propagande antifasciste.

Faute de mieux, Kazimir, commissaire politique subtil mais un peu dépassé, a confié la caméra à Yaroslav, piètre cinéaste, lâche de surcroît, mais neveu du sinistre procureur Vichinski. Pour que la qualité du film n'en pâtisse pas trop, il a aussi extrait des camps sibériens un certain Simon, en fait l'ancien et brillant directeur du Centre cinématographique soviétique, Abel Kazakstov, tombé en disgrâce et victime de la jalousie sans bornes du médiocre Yaroslav. Le quatuor est complété par un jeune ouvrier idéaliste, Igor, le local de l'étape, chargé de guider l'équipe dans la ville dévastée.

Les rapports entre ces quatre-là sont d'emblée houleux, en dépit de la vodka qui coule à flots.



FRANCK BOURGERON ET SYLVAIN RICARD/DUPUIS

Mais si les tensions extrêmes tournent fréquemment en conflits ouverts, la violence du combat, les courses qu'il impose sous les bombardements et les balles des snipers en suspendent chaque fois le dénouement. La force du scénario tient au déplacement permanent de l'action. Dans un paysage dantesque, dont le dessin de Bourgeron exalte la puissance dramatique, le récit change sans cesse d'angle, au rythme du déplacement de la caméra.

A travers les fascinants rapports entre les quatre protagonistes, Stalingrad est bien au cœur de l'album, un amas de ruines qui change à tout instant de formes, métaphore d'un régime dont

l'avenir est alors suspendu à un fil. Comme dans le fameux *Vie et destin* de Vassili Grossman, ou encore, côté nazi, *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell, tout est ici possible, surtout le pire. Dommage que l'histoire s'interrompe en plein élan : il faudra attendre l'automne 2012 pour lire la seconde et dernière partie. FABRICE PIAULT

Franck Bourgeron
et Sylvain Ricard

**Stalingrad
Khronika,
première partie**

DUPUIS,
« AIRE LIBRE »

TIRAGE : 13 000 EX.

PRIX : 16,95 EUROS ; 72 P. COUL.

ISBN : 978-2-8001-4970-7

SORTIE : 19 AOÛT



9 782800 149707